

BART ET FORBIN TERREURS DES MERS DU NORD

1689-1710

Chevalier de Forbin

Extraits des Mémoires du chevalier de Forbin publiés en 1829.

Sa Majesté me faisait souvent l'honneur de m'interroger. Un jour elle souhaita savoir la manière dont je conduisais les abordages, et comment je disposais mes attaques.

Je lui répondis que je commençais par distribuer des soldats ou des matelots à chaque canon, autant qu'il en fallait pour le servir ; que le reste de l'équipage, armé de fusils et de grenades, les officiers en tête, était posté une partie sur le pont arrière et l'autre sur le pont avant ; que je faisais ensuite mettre des grappins au bout des vergues, et que dans cet état j'avançais sur l'ennemi.

Au moment où les vaisseaux se joignent, on relâche les grappins, attachés à une grosse chaîne amarrée ; de telle sorte que les navires ne pourraient se séparer sans un accident imprévu. Alors mes soldats font feu sur l'avant et sur l'arrière du navire ennemi, dans lequel ils font pleuvoir un orage de grenades jetées sans interruption, et en si grande quantité que l'ennemi ne pourrait les soutenir longtemps.

Dès que je m'aperçois que l'opposant commence à s'ébranler, je m'avance le premier, en criant à l'équipage : « Allons, enfants, à bord ! » À ce mot, les soldats et les matelots, pêle-mêle, sautent dans le vaisseau abordé, et le carnage commence. Alors, je reviens sur mes pas pour obliger tout le monde à suivre et à soutenir les premiers ; et tous combattent

jusqu'à ce qu'ils se soient enfin rendus maîtres du vaisseau.

Ce qui rend ces combats si sanglants et si meurtriers, c'est que personne ne pouvant fuir, il faut nécessairement ou vaincre ou mourir.

1689. Une révolution arriva en Angleterre et changea en Europe toute la face des affaires. Personne n'ignore ce qui se passa dans ce grand événement, aussi n'en dirai-je que deux mots, et seulement autant qu'il en faut pour l'intelligence de ce que j'ai à dire dans la suite.

Il y avait longtemps que les protestants d'Angleterre avaient pris de violents ombrages au sujet de la protection que le roi Jacques II accordait aux catholiques : ils craignaient que ce prince, après avoir aboli peu à peu les différents édits rendus en divers temps contre la communion romaine, ne la rendît enfin dominante dans ses États. Décidés à tout tenter pour parer ce coup, ils envoyèrent secrètement leurs députés en Hollande pour traiter avec le prince d'Orange, et lui offrir le royaume de Grande-Bretagne, s'il voulait les protéger.

Cette démarche, bien que secrète, fut connue de la France. Le Roi en fit ses plaintes aux États généraux, qui, dissimulant pour gagner du temps, ne répondirent que des choses vagues et insignifiantes. Le prince d'Orange, qui avait lui-même formé de longue main le projet de se faire roi d'Angleterre, et qui se voyait au moment de tout perdre (car la reine était enceinte), écouta les propositions des députés, et fit tous les préparatifs nécessaires pour son entreprise.

Il avait besoin pour se soutenir du secours des sept Provinces-Unies et de plusieurs princes d'Allemagne. Il les engagea si bien dans son parti, qu'ils l'aidèrent de toutes leurs forces, et n'appréhendèrent pas d'exposer même leurs propres États, qu'ils dégarnirent de troupes pour le secourir. Tout étant prêt, le prince se mit en mer avec une flotte nombreuse et arbora le pavillon d'Angleterre avec cette inscription : « Pour la religion et pour la liberté. »

Après quelques contretemps qui ne lui firent d'autre mal que de retarder sa navigation de quelques jours, il débarqua

heureusement dans les ports de Dartmouth et de Torbay, où il fut reçu du peuple comme un libérateur que le ciel leur envoyait. Londres, les provinces, les armées de terre et de mer, tous se déclarèrent pour lui. Alors Jacques II, ne voyant plus de sûreté pour sa personne, céda à l'orage et passa en France, attendant un temps plus favorable pour repasser en Angleterre et y faire valoir ses droits, l'épée à la main. Ainsi s'acheva cette grande révolution, qui donna lieu à la guerre que le Roi de France déclara d'abord à l'Empereur et aux Hollandais.

À l'occasion de cette nouvelle guerre, il y eut peu d'officiers sans emploi. Je fus me présenter à M. de Seignelay, qui me fit passer à Dunkerque, où l'on me donna le commandement d'une frégate de seize pièces de canon, avec ordre de croiser dans la Manche. J'étais en mer depuis quelques jours, lors-que le gouverneur de Calais me fit savoir que les Espagnols nous avaient déclaré la guerre, et que je pouvais arrêter tous leurs vaisseaux. Dès le lendemain, je rencontraï, à la suite d'une flotte marchande qui appartenait aux Anglais, quatre petits navires de Flandre. Je les arrêtai sans peine, et comme ils ignoraient que nous étions en guerre avec l'Espagne, ils se laissèrent conduire à Dunkerque, où ils furent confisqués au profit du Roi.

Je repartis peu de jours après avec le sieur Jean Bart, capitaine d'une frégate : il montait un petit vaisseau de vingt-quatre pièces de canon. Nous avions ordre de convoyer au port de Brest quelques navires chargés pour le compte du Roi. Outre mon équipage, qui était de cent vingt hommes, j'avais embarqué à Dunkerque cent soldats, qui devaient aussi être transportés à Brest.

Pendant ce trajet, un corsaire hollandais de quatorze pièces de canon vint nous reconnaître : je lui donnai la chasse et le joignis. Son imprudence fut cause de la perte de plus de la moitié de son équipage, car comme il vit que j'allais aborder, il s'avisa de faire clouer ses écoutilles, afin que ses hommes n'ayant plus où se sauver, fussent obligés de se défendre jusqu'à la dernière extrémité.

L'abordage se fit. Je n'en ai guère vu de plus sanglant :

ces malheureux se battaient en désespérés, de sorte qu'en un instant leur pont fut couvert de morts. À cette vue, je sautai dans le vaisseau pour faire finir la tuerie ; sans cela il n'en échappait pas un seul, tant mes hommes étaient irrités de la résistance qu'on leur avait faite.

Ayant conduit à Brest les navires que nous devions escorter, nous partîmes pour nous rendre au Havre, où nous apprîmes que nous étions en guerre avec les Anglais. Les ordres de prendre leurs navires, que nous reçûmes à cette occasion, donnèrent lieu peu de jours après à une action assez hardie, mais qui nous réussit mal comme on le verra par ce qui suit.

Nous trouvâmes, en arrivant dans le port, vingt vaisseaux marchands prêts à partir. Ils nous demandèrent escorte, ce que nous leur accordâmes volontiers. Quand nous fûmes à la hauteur de l'île de Wight, nous fûmes chassés par deux vaisseaux anglais de cinquante pièces de canon. Le temps était beau et la mer fort calme, avec un petit vent. En voyant ces deux navires qui fondaient sur la flotte, nous délibérâmes Bart et moi sur le parti qu'il y avait à prendre. Le plus sûr était d'abandonner la flotte, et s'il faut dire la vérité, il n'était guère possible de sauver nos deux vaisseaux par une autre voie. Cependant, malgré le danger qu'il y avait à aller à l'ennemi, je crus qu'il ne convenait nullement de fuir. Je représentai à Bart qu'à la vérité nos vaisseaux étant légers et bons voiliers, il nous serait aisé de nous sauver si nous le voulions, mais que cette manoeuvre, qui nous mettrait en sûreté, nous déshonorerait dans le monde ; que nous pouvions être assurés que ces deux vaisseaux enlèveraient plus de la moitié de nos navires ; qu'on ne manquerait pas de nous rendre responsables d'un événement si fâcheux, et de raconter qu'il n'avait tenu qu'à nous de prévenir cette perte en nous défendant.

J'ajoutai que, s'il voulait suivre mon conseil, nous nous hasarderions à faire une action d'éclat qui nous donnerait de la réputation, et qui contribuerait infailliblement à avancer nos affaires à la cour ; qu'il n'y avait qu'à armer deux des plus gros marchands de la flotte, dont nous fortifierions les

équipages, en prenant des matelots sur les autres navires ; qu'avec ce renfort nous irions attaquer ces deux Anglais, s'ils continuaient à nous donner la chasse ; que nous aborderions lui et moi le commandant, tandis que les deux marchands occuperaient l'autre, en lui tirant des coups de canon ; enfin que si nous étions assez heureux pour enlever celui que nous aurions abordé, nous nous en servirions pour aller attaquer le second, qui aurait du mal à nous échapper.

Il se joignit à mon avis et l'attaque se fit. Le vaisseau anglais fut abordé, mais par malheur, Bart fit un faux abordage. Je m'en aperçus, et je vis bien que nous allions être pris. J'aimai pourtant mieux m'exposer au hasard de périr que d'abandonner la partie. Les soldats et les matelots de nos frégates, qui ne pouvaient entrer sur le vaisseau ennemi, combattaient de la proue à coups de fusil et de grenade.

La mer et le vent semblaient rendre l'abordage parfait, et je m'en réjouis même pendant quelque temps, mais cette ressource nous manqua bientôt par la lâcheté des deux marchands qui nous abandonnèrent, au lieu de combattre comme ils nous avaient promis. Leur fuite permit à l'autre vaisseau anglais de venir au secours de son camarade. Dès lors, nos forces devinrent très inégales, mais bien que nous vissions fort bien qu'il nous était presque impossible d'échapper, nous continuâmes à combattre soit pour donner plus de temps à la flotte de fuir, soit encore afin que les Anglais n'en eussent pas tout à fait si bon compte.

Ce combat fut long et sanglant : il dura deux grandes heures, c'est-à-dire bien au-delà de ce qu'il faut pour un abordage. Les deux tiers de mon équipage avaient été tués et j'avais reçu moi-même six blessures, plus incommodes que dangereuses. Cependant nous combattions toujours. Je descendis pour me faire panser, car je perdais beaucoup de sang. Mon valet de chambre, qui me croyait dangereusement blessé, me suivait en pleurant. Je le menaçai de lui casser la tête s'il ne remontait pas sur le pont pour aller continuer le combat, où j'allais le suivre dès qu'on m'aurait étanché le sang.

L'équipage, qui était demeuré sans commandant, voyant

tout le pont couvert de morts, ne songeait plus qu'à se sauver. Mon valet, qui était remonté, les trouvant dans cette disposition, et apercevant six matelots qui se jetaient dans la chaloupe, les suivit, et, sans s'embarrasser de l'état où il me laissait, alla avec eux à bord d'un marchand de la flotte qui put les recevoir.

Tandis que j'étais ainsi malmené, Bart, de son côté, n'était pas dans une meilleure situation : la plus grande partie de son équipage avait été tuée ou blessée, et il avait lui-même reçu une blessure à la tête. Enfin nous voyant entièrement hors de défense, nous rendîmes nos deux frégates, et nous passâmes dans le vaisseau ennemi. Le capitaine avait été tué ; l'écrivain eut soin de me faire panser. Je portais un habit fort propre : l'équipage ne fut pas longtemps à s'en accommoder, aussi bien que du reste de mes vêtements. Ils me dépouillèrent nu comme la main. On me donna, à la place, une chemise qui me tenait lieu de chemise et une grosse culotte avec un trou sur la fesse gauche. Un matelot se déchaussa pour me donner ses souliers, et un quatrième me fit présent d'un mauvais bonnet.

Bart fut plus heureux que moi : on lui laissa ses habits, parce qu'il parlait un peu anglais. Dans le bel état où j'étais, nous fûmes menés à Plymouth, où le gouverneur nous donna un fort grand repas. Comme on savait mon nom, malgré mon accoutrement ridicule, je fus mis dans un fauteuil à la place la plus honorable. Je ne peux m'empêcher de rire en me rappelant l'opposition qu'il y avait entre la manière dont j'étais habillé et la place que je tenais à table. Je ne riais pourtant pas alors : je sentais vivement tout ce qu'il y avait d'indigne dans le procédé du gouverneur, dont toutes les politesses se limitèrent à ce seul repas.

Bien qu'il me vît manquant de tout, il n'eut jamais l'honnêteté de me présenter une chemise. Les officiers qui mangèrent avec nous, parmi lesquels il y avait plusieurs Français, à qui je veux bien épargner la honte de les nommer, ne furent pas plus généreux que lui. Je fus si outré du traitement que je recevais des uns et des autres, qu'après avoir mangé un peu, donnant à entendre que j'avais plus besoin de repos que

d'autre chose, je priai le gouverneur de me faire mettre en un endroit où je pusse être tranquille. Il eut pitié de moi, et me fit conduire avec Bart dans un cabaret, où il nous retint sous bonne garde.

À peine fus-je arrivé que je me couchai, songeant à ma malheureuse aventure. Je venais de me mettre au lit, lorsqu'on vint me dire qu'un homme demandait à me parler. Je me levai pour voir de qui il s'agissait : comme je m'avançais dans la chambre, je fus tout étonné de voir l'orfèvre Romieu, celui-là même à qui j'avais autrefois voulu vendre à Marseille des fourchettes d'argent que j'avais volées à mon frère.

Les édits du Roi contre les huguenots avaient obligé ce bon vieillard à passer en Angleterre. Je fus rempli de joie en le voyant : je l'appelai par son nom. Il me reconnut, et répandant des larmes il me dit : « Dès que j'ai su votre arrivée, j'ai tout quitté pour venir vous embrasser. Ce qui me fait le plus de peine, c'est de ne pas être en état de vous secourir dans la triste situation où je vous vois. J'ai été contraint de quitter Marseille, à cause de ma religion ; j'ai perdu tous mes biens, et je suis réduit à servir de garçon de boutique pour gagner ma vie. »

« Ne vous affligez pas, lui dis-je. Je connais votre bon cœur, et pour tout ce que vous voudriez faire pour moi, je vous en remercie. Mais puisque le dérangement de vos affaires ne vous permet pas de me secourir, ne connaissiez-vous pas ici un marchand qui voudrait, sur votre parole, me donner l'argent dont j'aurais besoin ? Il n'y perdra rien certainement, et je le ferai payer en France, dans la province du royaume qu'il souhaitera. » Après avoir réfléchi un moment, il me répondit qu'il avait un ami à qui il pouvait s'adresser, et qu'il allait lui demander pour moi.

En effet, deux heures après il m'amena un marchand nommé Ouvarin, qui offrit de me donner tout ce que je lui demanderais, moyennant une lettre de change de semblable somme, payable à M. Le Gendre, à Rouen. Je ne demandais pas autre chose. Je fis sur-le-champ une lettre de cinq cents écus, que je tirai sur M. de Louvigny, intendant au Havre.

Dès le lendemain de mon arrivée à Plymouth, j'écrivis de ma prison à M. de Seignelay. Je lui détaillai longuement tout ce qui venait de se passer, et ne sachant de quelle manière la cour jugerait notre aventure, je n'oubliai rien de tout ce que je crus propre à nous disculper.

Dans le grand loisir dont je disposais, la plus grande partie du jour et quelquefois de la nuit se passait à réfléchir aux moyens de sortir de l'état où je me trouvais. Je crus que la protection du maréchal de Schomberg, passé en Angleterre à cause de la religion, pouvait m'être de quelque utilité. Je lui écrivis et le priai de me faire conduire à Londres, où je serais plus à même de préparer mon échange.

Il me répondit qu'il était ravi d'avoir occasion de me faire plaisir, et qu'il en parlerait au Roi. Je ne sais s'il me tint parole. Peut-être m'aurait-il rendu le service dont je l'avais prié, mais je ne lui en donnai pas le temps. L'envie que j'avais de sortir de ma prison, et la crainte des langueurs qu'il faut essayer dans un échange qui ne se fait pas toujours à point nommé quand on le souhaite, jointes aux duretés que nous avions à essayer de la part du gouverneur de Plymouth, qui refusa toujours de nous laisser prisonniers sur notre parole, nous firent prendre le parti, Bart et moi, de songer sérieusement à notre évasion.

L'occasion ne tarda pas à se présenter. Un matelot flamand, parent de Bart, conduisant un petit navire, avait été obligé de relâcher à Plymouth. Il vint nous voir et nous lui communiquâmes notre projet. Je lui offris pour ma part quatre cents écus, s'il voulait favoriser notre évasion. Cette somme lui fit ouvrir les yeux et le gagna parfaitement à notre cause. Pour commencer à nous servir utilement, il nous apporta une lime, avec laquelle il fallut scier peu à peu les barreaux de fer de notre fenêtre. J'en limai un si bien, qu'il ne tenait presque plus à rien. Pour ne pas être découvert, je cachai tout mon petit travail en le couvrant de pain mâché, que je mêlai avec de la suie.

Pendant ce temps mes blessures guérissaient. Le gouverneur m'avait donné son chirurgien, qui était flamand. Celui-ci souhaitait passer en France, mais il ne le pouvait

pas, faute d'argent ; nous le fîmes entrer dans notre complot, ainsi que deux mousses qu'on nous avait donnés pour nous servir, et qui ne pouvaient que nous être d'un grand secours, en raison de la liberté qu'ils avaient de sortir toutes les fois qu'ils le voulaient.

Il ne nous manquait plus qu'un navire. Le Flamand nous aurait donné le sien bien volontiers, mais outre qu'il n'en était pas le maître, il aurait fallu faire entrer trop de monde dans notre confiance.

Tandis que nous délibérions, les mousses, que l'espérance de quelque gratification rendait attentifs à nous servir, vinrent le soir du onzième jour de notre détention, nous dire tout empressés qu'il ne tenait qu'à nous de nous sauver, et qu'ils avaient tout ce qu'il nous fallait pour cela ; qu'ils venaient de trouver le batelier d'un petit canot de Norvège, ivre, étendu dans son bateau ; qu'ils l'en avaient tiré, et que, l'ayant transporté dans un autre petit navire tout proche, ils avaient détourné le canot dans un coin du port, où nous pourrions nous embarquer dans la nuit sans être aperçus.

Il me parut en effet que nous ne pouvions trouver une occasion plus favorable : Bart en convint lui-même. Alors, sans perdre de temps, je dis au chirurgien qui venait de me panser d'aller trouver le pilote flamand, et de lui dire de ma part de mettre, dans le bateau que les mousses lui montreraient, du pain, de la bière, un fromage, une bous-sole, un compas et une carte marine ; de préparer le tout sans bruit ; et de venir ensuite nous avertir à peu près vers minuit. Comme signal, il devait jeter une pierre contre notre fenêtre. Le tout fut exécuté ponctuellement. Au moment où nos complices se firent entendre, j'achevais de limer les barreaux, et ayant attaché nos deux draps du lit l'un à l'autre, nous nous mîmes en état de descendre.

Avant de partir, j'écrivis deux lettres que je laissai sur ma table : une pour le gouverneur, que je remerciais de toutes ses honnêtetés, lui promettant de lui rendre la pareille à l'occasion, et l'autre pour le sieur Ouvarin, dans laquelle, après lui avoir témoigné ma reconnaissance des bons offices qu'il m'avait rendus, je le priais de payer à l'hôte la dépense que

j'avais faite dans son cabaret ; de dresser un état de tout ce qu'il aurait fourni pour moi, et de l'envoyer à M. Le Gendre, afin que le tout fût acquitté sans délai.

Tout étant prêt pour notre évasion, je pris congé de mon lieutenant, qui était en prison avec nous, et qui aurait bien souhaité nous suivre, mais n'ayant qu'un bras et étant d'ailleurs gros garçon, il n'aurait jamais pu tenter ce coup sans nous faire découvrir. Pour le consoler, je l'assurai que si nous étions assez heureux pour gagner la France, je travaillerais de tout mon pouvoir à le faire mettre en liberté. Comme il vit sa fuite impossible, il consentit sans peine à rester : il nous favorisa même autant qu'il le put, en amusant nos gardes tandis que nous nous sauvions, ou encore en parlant seul à voix haute longtemps après notre départ comme s'il s'entretenait avec nous. Une fois descendus, Bart et moi, nous nous embarquâmes dans le canot avec le chirurgien et les deux mousses.

Quand on sort de prison on est si heureux qu'on ne compte pas le danger, peu importe celui qui se présente à nous. Nous entrâmes dans ce petit canot avec autant d'assurance que s'il s'agissait d'un vaisseau amiral. Nous n'y trouvâmes que deux avirons, un long et un petit. Comme mes blessures saignaient encore, je n'étais pas en état de ramer : je pris le gouvernail, Bart prit le grand aviron, et un des deux mousses le petit. Nous traversâmes la rade, au milieu de vingt vaisseaux qui criaient de tous côtés : « Où va la chaloupe ? » Bart répondit en anglais : « Fishermen ! » c'est-à-dire pêcheurs.

Le péril nous donnait des forces : nous naviguâmes deux jours et demi dans la Manche par un fort beau temps, et couverts d'un brouillard qui favorisait notre fuite. Pendant ce long trajet, Bart rama toujours avec une vigueur infatigable, sans se reposer autrement que pour manger un morceau à la hâte. Enfin nous arrivâmes sur les côtes de Bretagne, après avoir fait soixante-quatre lieues en moins de quarante-huit heures.

Dès le matin, nous joignîmes terre à six lieues de Saint-Malo. En descendant, nous fûmes reconnus par une brigade de six hommes commandés pour aller le long de la côte, et

pour arrêter les religionnaires qui passaient en Angleterre. Un de ces soldats, qui avait été sergent dans la marine, et qui me connaissait, vint à moi, et m'ayant salué : « Ah ! Monsieur, que je suis content de vous revoir ! me dit-il. Vous êtes passé pour mort. » Il est vrai qu'on l'avait cru. L'évasion de mon valet avait donné lieu à ce bruit, car par ses discours il avait donné à entendre que j'étais mort de mes blessures, et mon frère aîné, capitaine de vaisseau, qui avait été envoyé à la découverte, ayant rencontré le vaisseau marchand qui avait reçu mes matelots, ne douta plus, sur le rapport qui lui fut fait, que je ne fusse mort en effet. Le maréchal d'Estrées, alors à Brest, où il commandait, voulut faire punir mon valet pour m'avoir ainsi abandonné, mais après son interrogatoire, les circonstances de sa fuite parurent si favorables, qu'il fut absous.

Je trouvai, en arrivant à Saint-Malo, plusieurs marchands qui, informés de la situation où j'étais, vinrent me présenter leur bourse, et m'offrirent tout ce qui dépendait d'eux. Je les remerciai de leur générosité, et m'étant contenté de prendre vingt louis chez M. Dugué, commissaire des classes dans ce département, je pris la poste pour la cour. Bart ne voulut pas me suivre : sa timidité lui faisant appréhender qu'on ne fût pas satisfait de notre manœuvre, il fut bien content de me laisser sonder le terrain seul.

Je pris la route pour Dunkerque, d'où je m'étais rendu au Havre, puis de Rouen je me rendis à Paris. Mon premier soin fut d'aller incessamment à l'hôtel du cardinal de Janson, pour savoir de lui de quel œil la cour avait regardé notre aventure, et la perte des deux vaisseaux du Roi. Ce bon cardinal, qui revenait tout juste de Versailles, jeta un grand cri en me voyant, courut à moi pour m'embrasser, et me témoigna beaucoup de joie de me voir ressuscité, et hors des prisons d'Angleterre.

Je connus, à l'accueil qu'il me fit, qu'on n'était pas mécontent de nous à la cour. Je lui en demandai pourtant des nouvelles. « Mon cousin, me répondit-il, vous pouvez aller sans rien craindre. M. de Seignelay, après avoir reçu votre lettre ce matin même, est allé en faire la lecture au Roi. On

est content de vous et de M. Bart : le sacrifice que vous avez fait de vos personnes, le danger où vous vous êtes exposés pour la conservation de la flotte, a charmé le Roi et toute la cour. Vous n'avez nul besoin de moi : allez en toute assurance vous présenter au ministre de la marine, et soyez sûr d'être bien reçu. »

Ravi de cette nouvelle, j'allai chez M. de Seignelay. À peine fus-je entré dans la salle, que le valet de chambre, qui se tenait à la porte du cabinet pour annoncer ceux qui arrivent, entra avec assez de précipitation pour dire à son maître que j'étais là. « Avez-vous perdu l'esprit ? lui dit le ministre. Le chevalier de Forbin est dans les prisons d'Angleterre, et non pas dans mon antichambre. » Le valet insista, et déclarant à son maître qu'il me connaissait fort bien, il persista à dire que c'était moi.

Le ministre, voulant éclaircir lui-même la chose, sortit de son cabinet, et, me voyant en effet devant lui : « D'où venez-vous donc ? » me dit-il. Je lui répondis que je venais d'Angleterre. « Mais par où diable êtes-vous passé ? » me répliqua le ministre. — « Par la fenêtre, monseigneur », lui repartis-je. À ce mot, il se mit à rire.

Il voulut ensuite savoir les circonstances de notre fuite. Je lui en fis le détail, et m'apercevant que ce récit lui avait plu et qu'il me témoignait être très content de moi, je le priai de me donner de quoi avoir ma revanche. À ce mot, il me regarda encore en riant, et s'étant levé sans me répondre, il me conduisit chez le Roi, qui voulut être instruit de notre aventure.

J'avais à peine cessé de parler, que le ministre s'adressant à Sa Majesté : « Sire, lui dit-il, les premières paroles du chevalier ont été de me demander de quoi avoir sa revanche. — « Comment, revanche ? » dit le Roi en s'adressant à moi. — « Sire, lui répondis-je, c'est que les vaisseaux de Votre Majesté étant meilleurs et beaucoup mieux construits que les vaisseaux des ennemis, si j'avais eu l'avantage de commander un bâtiment de cinquante pièces de canon, j'aurais pris infailliblement les deux vaisseaux anglais qui nous ont faits prisonniers. » Cette parole fit grand plaisir à M. de Seignelay,